

LIONEL BAIER
Foucault en Californie

d'après *Foucault in California* de Simeon Wade

SOMMAIRE

GÉNÉRIQUE 3

LES MOTS ET LES CORPS – UNE COMÉDIE 4

LE RÉCIT 5

QUATRE PERSONNAGES 6

ANNEXE 7

FOUCAULT, L'AMÉRIQUE ET LA COMÉDIE

DES LENDEMAINS 8

BIOGRAPHIES 12

LIONEL BAIER 12

SIMEON WADE 13

LAURA DEN HONDT 13

DOMINIQUE REYMOND 14

VALERIO SCAMUFFA 15

LEON DAVID SALAZAR 16

CONTACTS 17

Foucault en Californie

Adaptation de *Foucault in California* de
Simeon Wade
Ed. Zones, 2021 pour la traduction française

Création le 2 décembre 2022
au Théâtre Vidy-Lausanne
Théâtre
Durée 1h45

Avec

Laura Den Hondt
Dominique Reymond
Valerio Scamuffa
Leon David Salazar

Conception et mise en scène

Lionel Baier

Collaboratrice artistique

Viviane Pavillon

Texte

Simeon Wade
Lionel Baier

Scénographie

Pia de Compiègne

Musique

Yatoni Roy Cantu

Lumières

Josée Deshaies

Production

Virginie Lauwerier ▼

Régie générale

Martine Staerk ▼
Guillaume Zemor ▼ (en alternance)

Régie plateau

Luc Perrenoud ▼

Régie son

Marc Pieussergues ▼
Charlotte Constant ▼ (en alternance)

Régie lumière

Jean-Baptiste Boutte ▼
Christophe Glanzmann ▼ (en alternance)

Stagiaire lumière

Loïc Waridel

Production

association LWL - Théâtre Vidy-Lausanne ▼

Coproduction

Comédie de Genève

Avec le soutien de

Ville de Lausanne - Fondation Leenaards -
Fondation Ernst Goehner - Loterie Romande

Remerciements

Nancy et David Wade, Laurent Bortolotti,
Jordan Temongbom, Centre de formation
professionnelle forestière du canton de Vaud,
Agnieszka Ramu et Dominique Gay (LWL),
Bande à part films, Adina Secretan et Adrien
Barazzone

**Avec les équipes techniques,
administratives, de production et
de développement des publics &
communication du Théâtre Vidy-Lausanne ▼**

par Eric Vautrin, dramaturge du Théâtre Vidy-Lausanne

Sur le campus

Pour sa première mise en scène au théâtre, le cinéaste, scénariste et producteur lausannois Lionel Baier adapte le livre de Simeon Wade, *Foucault en Californie*, avec quatre interprètes. *Foucault en Californie* est le témoignage d'un jeune universitaire californien qui rencontra le prestigieux philosophe français lors d'une série de conférences donnée à Berkeley en 1975. Le récit de Wade, publié après sa mort, est teinté d'une admiration empreinte de candeur pour décrire l'accueil de l'orateur magistral du Collège de France par une jeunesse contestataire américaine exaltée.

Foucault sans le savoir

Foucault se définissait comme « l'archéologue des savoirs ». Il rapprochait dispositifs d'oppression, normes sociales et fabrique des énoncés « vrais », exposait les liens entre savoir et pouvoir, s'intéressait moins aux certitudes qu'à ce que chacun·e entreprend pour devenir actif·ve, présent·e, agissant·e. En 1975, il venait de publier *Surveiller et punir* qui faisait suite au succès considérable et inattendu de *Les Mots et les choses* et préparait une histoire de la sexualité après avoir décrit à nouveaux frais celle de la folie à l'âge classique. Il s'attachait à montrer que la modernité n'est pas l'avènement de la vérité claire et limpide en toute chose, mais d'une normalité – de normes plus encore que de lois, présentées comme des « vérités » – se définissant par l'exclusion ou l'enfermement de ce qui lui échappe ou diffère. Sa pensée sans cesse en mouvement et pourtant patiente, radicalement expérimentale et interrogeant les « impatiences de la liberté » auto-normées si ce n'est autoritaires, entrait en résonance avec une époque qui cherchait à se confronter à ses limites et s'enivrait de ses jouissances, contestataires ou non.

Road-trip sensuel sous LSD

Wade et son compagnon parviennent à entraîner Foucault pour un week-end de trip au LSD sous les étoiles de la Vallée de la Mort. Le philosophe s'abandonne alors à une sensualité nouvelle pour lui. Le témoignage de Wade restitue cette rencontre improbable entre la France des philosophes, qui resplendit alors loin à la ronde portée par l'aura de Mai 68, et l'esprit protestataire des campus américains aisés des seventies ; entre la rigueur placide du philosophe et l'enthousiasme libre et sans attache des jeunes gens ; entre un esprit à la maîtrise auto-réflexive et des corps solaires.

La publication du texte comme le spectacle font ressurgir, à 50 ans de distance, la puissance de la figure de l'intellectuel derrière celui qui est devenu une idole contemporaine réduite par ses digests successifs. À l'image de la rencontre des différences qu'ils décrivent, l'esprit de liberté et d'engagement des années 70 se mesure aux enjeux d'aujourd'hui, l'Europe et l'Amérique se racontent l'une l'autre, l'une à travers l'autre.

Ce qui nous sépare

En adaptant Simeon Wade, Lionel Baier écrit une comédie légère sur la gravité des temps, un trio amoureux sans cesse relancé par ce qui nous sépare d'une époque déjà étonnamment lointaine. Sans nostalgie et tout au contraire en l'exposant à la lumière californienne comme on se chauffe au soleil, *Foucault en Californie* est le spectacle d'un plaisir de penser et d'explorer, y compris aux limites de soi-même, comme, peut-être, nous ne le connaissons plus. Entre Simeon et Michel, entre Simeon et Mike, entre Mike et Michel, entre Michel et David s'actualise, ou mieux s'opère, ce dont la philosophie de Foucault est faite : quelque part entre les mots et les choses, entre le monde et soi, entre le pensé et le vécu, entre les peurs et les métamorphoses, les époques agissent et les êtres s'éprouvent.

Par Lionel Baier

Pour Simeon Wade, jeune maître de conférences au collège de Claremont, Californie, la formule est simple : demander à Michel Foucault, « le plus grand philosophe de tous les temps », de l'accompagner dans la Vallée de la Mort, et lui faire prendre du LSD. Puis voir ce que l'acide produit sur ce cerveau géant.

Michael Stoneman, « compositeur, homosexuel et fumeur » accessoirement petit ami de Simeon, prendra également place dans la Volvo 144 à peine climatisée.

La lumière naturelle du soleil et celle artificielle des acides auront-elles raison de l'aura de Michel Foucault ? Celui-ci sait que le temps se chargera de faire pâlir sa couronne. Mais qu'importe. Être un intellectuel, c'est raisonner pour aujourd'hui, quoique demain en pense. En 1975, le *French Philosopher*, qui n'a pas 50 ans, est au sommet de sa carrière. C'est une star que les universités du monde entier s'arrachent. Et pourtant, Foucault abandonnerait bien sa chaire au Collège de France pour demeurer en cette Californie où la vie se confond avec la jeunesse, où l'esprit se fait corps, où la drogue est un outil au même titre que le crayon et la gomme.

Simeon, Michael et les étudiant·e·s du Claremont College vont boire les paroles de Michel Foucault tels les disciples s'abreuvant du vin du Christ lors de la dernière Cène. Les interrogations qu'elles et ils formulent posent les bases d'un nouveau monde, le nôtre, dans lequel la circulation du pouvoir emprunte des chemins dont le philosophe n'a pas connaissance. Et qu'il n'aura pas le temps d'explorer, mourant du sida 9 ans plus tard.

Mais pour l'heure, nous sommes en 1975, la Californie est encore jeune, il y a du jus d'orange dans le coffre de la Volvo 144, de l'herbe dans la boîte à gant et de la potion de pierre philosophale plein les poches des garçons. Michel Foucault n'attend que de se laisser prendre par la main.

Foucault en Californie, ce sont les mots en aventure, la pensée française cuite au soleil de la Death Valley.



Michel Foucault, philosophe de 49 ans en visite aux USA pour une série de conférences à Berkeley et à Irvine. Star mondiale de la pensée, tête de proue des *French Philosophers*, il est attendu tel le messie par les étudiantes et étudiants.

Simeon Wade, 31 ans, chargé de cours au Claremont College, a obtenu l'adresse de Michel Foucault à Paris, qu'il a épinglé au-dessus de son bureau « comme un moine médiéval aurait gravé sur le mur de sa cellule l'itinéraire menant à Rome ». Il convainc le philosophe de partir en vadrouille dans le désert et de prendre des acides. Cette expérience sera pour lui une des plus importantes de sa vie. Par la suite, fidèle à son maître, Wade abandonnera le monde universitaire pour devenir infirmier en psychiatrie.

Michael Stoneman, jeune musicien de 24 ans. C'est lui qui a apporté des acides. Comment ne pas aimer l'Europe, quand on sait que le LSD a été découvert là-bas par Hoffmann? C'est lui qui ose aborder Foucault en lui parlant de son corps. Le Français n'est pas insensible à sa beauté. Il lui parle de Jean Barraqué, de Pierre Boulez, qu'il connaît bien. Mike apporte de la musique et danse. « Il pense avec son corps », dit Foucault. Cela fait des vacances à sa tête.

David, jeune étudiant du Claremont College, à la beauté écrasante, qui entraîne Foucault dans la forêt. « David fut pris de l'envie irrépressible d'escalader un grand pin ponderosa. Foucault était enchanté et il tourna plusieurs fois autour de l'arbre en criant: Oh là là, oh là, là, David vous êtes très courageux! Quand David descendit de la dernière branche, Foucault lui dit: j'aime ces montagnes à travers vous. Vous me les apportez. » David, c'est la séduction en deçà des mots et des concepts. C'est la jeunesse de Californie. Un fantasme, mais qui interroge aussi la mort prochaine de Foucault. Comme si celui-ci savait que le temps des projets était derrière lui, mais qu'il ne fallait pas céder la place au temps des regrets.





Foucault, l'Amérique et la comédie des lendemains 8

Par Lionel Baier, septembre 2021

Homme en blanc / vérité psychédélique / vecteur

Lorsque j'avais 15 ans, on m'envoya quelques mois aux États-Unis pour y apprendre l'anglais. Je n'avais jamais quitté l'Europe, je n'avais même jamais pris l'avion. Je vécus ce temps comme un déracinement, un arrachement à l'Amérique du cinéma pour être immergée dans celles des banlieues monotones de Philadelphie et de l'ennui endémique que produit la société de consommation quand elle est poussée à son paroxysme. Rien ne me semblait en place dans ce pays « boute-en-train », canasson dont le rôle se borne à exciter la jument avant que l'étalon ne la saillisse. Rien sauf le ciel immense qui, par grandes chaleurs, ne fait qu'un avec la terre des plaines de l'Ouest. Je me rappelle de ce vertige face à cet effacement de l'horizon, faisant prendre le haut pour le bas, écrasant l'ancien des pierres avec le nouveau des nuages. Là résidait une vérité psychédélique, orpheline du réel, à la portée de l'adolescent que j'étais. Le ciel expliquait, ou plutôt contenait tout entier mes héros d'alors (et d'encore) tel William Burroughs, Robert Franck ou Jeff Walls. Bien que me sentant profondément, et à tout jamais, européen, je nourrissais une forme de nostalgie immédiate pour ces cieux-là. La Vallée de la Mort, Joshua's Tree ou le désert du Nouveau Mexique sont des lieux à l'envers. Savoir que Michel Foucault les a arpentés, me surprend sans m'étonner.

L'homme en col roulé sur la photo, c'est lui. Je le rencontrais quatre ans après mon séjour aux USA. C'est peu quatre ans, mais dans une vie de jeune homme, c'est un monde. À l'université de Lausanne, où je suivais des cours d'histoire et d'esthétique du cinéma, Gilles Deleuze était le favori du corps professoral et étudiant. Son abécédaire, diffusé à la TV lors de ma première année de fac, était aussi brillant qu'anecdotique. C'est une qualité à mes yeux. Aspirant réalisateur, la rencontre avec Michel Foucault me fut plus profitable. Par où m'est-il parvenu, je ne le sais plus. Il faudrait peut-être remonter le fil de l'homme blessé-Patrice Chéreau-Hervé Guibert ? Ou celui de mon homosexualité-culture queer-Têtu-Aides ? Ou alors simplement par ma boulimie livresque qui me faisait acheter des livres un peu partout au gré de ma curiosité. Je remarque que sur le dos de mon premier Foucault, *Surveiller et punir* il y a une étiquette libellée en pounds (11.75 £ chez Blackwell's). Sans doute ai-je dû acheter le livre par curiosité amusée pour ce philosophe amateur de pratique SM, théorisant sur le pouvoir et la coercition. Bien que la lecture de ce texte de Foucault, puis des autres, ne fût pas toujours aisée pour l'inculte philosophique que j'étais, je fus ébloui par la puissance de la pensée de l'auteur. Un ciel américain s'ouvrait à moi, profond, psychédélique. Mon désir de cinéma, comme spectateur, puis comme auteur trouva un écho dans la description de la circulation du pouvoir et du désir qui en découle. Un pur mouvement qui prend parfois forme sur l'écran. Le regard fait corps, un corps qui chemine entre le voyeur et le vu. Ce n'est pas un moyen, mais un vecteur. Il y a chez Foucault un aller et retour très assuré, malgré ce que je perceis comme une grande timidité. Celle des lucides, pour ne pas dire des « voyants ».

Nous sommes en 2020, le ciel de Californie est devenu inaccessible, comme tous les autres qui dépassent un rayon de quelques kilomètres autour de la maison. Bloqué à l'intérieur, j'écosse les sites internet comme autant de grain d'un chapelet priant pour le retour de ma liberté. Au détour de l'article d'un magazine américain, je tombe sur le livre de Simeon Wade. Que je commande aussi tôt.

En direct / Kojak& Elton Jones / île

Ce qui me frappe à la lecture de *Foucault en Californie*, c'est l'effet d'immédiateté de l'action. Bien que rédigé plus de trois ans après le road-trip de Wade, Stoneman et Foucault dans le désert, j'ai l'impression de lire un journal « en direct ». À quelques exceptions près, il n'y a pas d'effets de distanciation avec un présent de narration, pas de futur du lecteur ; l'auteur s'interdit toute

nostalgie. On y suit les déplacements du trio, du lac d'Owen à la Panamint Valley, s'arrêtant avec eux dans les stations-service et motels, testant un matelas à eau, stationnant sur le parking de Dante's View, descendant à pied au fond du canyon. Cela crée un sentiment de proximité avec Michel Foucault que je n'avais jamais expérimenté. En bon Américain, Simeon Wade aime à adjectiver les réactions de son hôte, à qualifier les prises de parole pour nous les donner à voir. La qualité littéraire moyenne du livre se trouve être sa grande force, préférant la banalité d'un témoignage à la démonstration érudite. Michel Foucault parlait très bien l'anglais, mais la connexion entre ses idées et ses paroles devait prendre le chemin de traverse de la traduction. Il en découle des mots en vadrouille, ce qui contraste avec les propos très assurés du philosophe dans ses livres bien sûr, mais aussi dans les captations de conférences ou d'émissions auxquelles il a participé.

C'est ce Foucault doublement décalé qui m'intéresse. Transporté par la Californie (temps fini de la jeunesse) et par la drogue (temps infini), le voilà palpable comme jamais. Lunettes avec verres réfléchissants sur le nez, sa prestance est en vacances. « Il avait l'air, lui dis-je, du fils de Kojak et d'Elton John. Il était enchanté. » Le voilà qui rit de lui-même, expliquant sa calvitie par son activité intellectuelle trop intense, racontant des anecdotes sur Genet (ce dernier s'étonnant qu'une passante ne reconnaisse que lui, alors qu'il chemine avec Foucault et Deleuze), ou assassinant d'un mot ses compatriotes adulés aux USA (Godard est un connard politique, Artaud un vrai snob). Au détour d'une remontée d'acide, Foucault murmure sa philosophie comme jamais. « Après tout, nous sommes nos corps... et quelque chose d'autre ». Son aspect physique est au centre du texte. C'est d'ailleurs ainsi que Michael Stoneman l'appâte à la sortie d'un cours magistral à Berkeley. « Vous avez un corps tellement beau que j'imaginai que vous faisiez peut-être du yoga » lui lance-t-il alors qu'on le fait monter dans une voiture. Foucault accepte alors de venir donner un cours dans le petit et provincial collège de Claremont. Plus tard, tous s'étonnent de le voir couper du bois avec force et précision. « On ne pouvait pas imaginer Voltaire ou Sartre accomplir une telle besogne si facilement » écrit Simeon Wade. « Mais je suis qu'un homme ordinaire » répond Michel Foucault. Demie-coquetterie en réalité. C'est le brillant philosophe qui séduit. Les jeunes gens autour de lui veulent approcher la légende. Lui n'aimerait être que lui. Mais cela fait longtemps que son talent l'a entraîné au large. Il se regarde depuis la haute mer, et aimerait regagner le rivage, retrouver une jeunesse plus libre que la sienne, provinciale et étriquée. Mais les courants de pensée qui le baignent l'entraînent encore plus loin. « La Californie devrait se détacher de l'Amérique pour être une île » déclare-t-il. Peut-être pourrait-il alors s'y amarrer à jamais ?

Foucault aujourd'hui / Réformer / pass sanitaire

Foucault dans la Californie de 1975 et vu d'aujourd'hui, c'est un extraterrestre sur la lune. L'époque et ses préoccupations semblent si différentes des nôtres qu'il est difficile de ne pas sourire devant les interrogations et les croyances de Simeon ou Michael. Ou d'être heurté par les questions qu'ils ne se posent pas. Bien que gays et progressistes, il s'agit tout de même de trois hommes blancs dans le désert qui n'interrogent que trop peu leur statut de privilégiés. L'affirmation tranquille de leur homosexualité semble être pour eux la preuve d'un courage politique, alors qu'elle n'est que la démonstration d'une acceptation de classe. C'est comme si la bataille des égalités s'était arrêtée aux portes du désert. Même la ségrégation raciale pourtant bien présente sur les campus américains ne semble pas trouver écho dans leurs questionnements, bien que Foucault parle de la bande des Black Panthers. Le lecteur contemporain peut en être au minimum surpris. Mais lire ce récit à l'aune de nos seules préoccupations de 2021 équivaudrait à invisibiliser son foisonnement.

Les années 1970 ont longtemps été portées aux nues par la culture populaire. On parlait de la fameuse parenthèse enchantée. Le texte de Wade est empreint de cette liberté, chimique, sexuelle

et politique. Aujourd'hui, les jeunes thésard·e·s en sciences sociales sont plus critiques. Elles et ils parleraient plutôt de raffinement des inégalités. L'avortement sera légalisée, mais restera l'affaire des femmes, la sexualité sera libérée, souvent au bon plaisir des hommes, l'homosexualité ne sera plus un crime, mais deviendra une question. Pour s'adapter à ce morcellement des luttes, les militant·e·s se sont spécialisé·e·s. pour le climat, l'identité de genre ou la fin des paradis fiscaux. Pour Michel Foucault, la pensée ne peut être que générale et englobante. La philosophie, comme le cinéma ou le théâtre sont des pratiques totales, qui ne peuvent être morcelées. Cette vue panoptique sur la société manque aujourd'hui. À la manière d'Emanuele Tesauro et de son *cannocchiale aristotelico* qui utilise la métaphore comme modalité de découverte de relations encore inédites entre les données du savoir, Michel Foucault s'empare de tout pour en extraire un vecteur et aller plus loin. Ce spécialiste de rien, qui a un avis sur tout, ne recule devant aucune question, que ce soit sur la circulation dans Paris, la masturbation, Lacan ou de Malcolm Lowry. Cet esprit de la renaissance, qui s'est perdu dans un ricanement médiatique perpétuel, manque cruellement aujourd'hui.

Si Michel Foucault ne parle pas des femmes, c'est parce que ses écrits ne désignent pas plus les hommes. La question du genre est soluble dans celle du pouvoir. Il en va de même des « races » ou des religions. Qui commande et qui obéit et de quoi se nourrit cette relation, voilà un axe de bataille pour demain.

« Réformer ? lâcha Foucault vivement. Son intonation était chargée d'un tel mépris que j'en étais ébranlé » écrit Simeon Wade. Si le mot fait réagir fortement le philosophe, c'est qu'il sait que sous prétexte de réformer la prison, la société disciplinaire de la fin du XVII^e siècle avait institué un nouveau genre de cachot, bien plus cruel et contre productif que tout ce qui avait précédé. N'en est-il pas de même avec notre époque sécuritaire ou l'on préfère la réforme à la révolution ?

Foucault aurait été passionné par nos problèmes actuels de surveillance, de passe sanitaire, de postcolonialisme. Il n'est pas trop tard pour l'interroger ; un écrivain, ça ne meurt jamais. Il nous parlerait de la « théâtralité des manifestants » de 68, comme des gilets jaunes ou des marches blanches, non pour s'en moquer, mais pour en décoder le langage caché. Il nous mettrait en garde contre la dialectique, si chère à la société de l'information, qui ne peut être une relation réciproque et égalitaire. Foucault aimerait nous écouter et nous aurions besoin de cette écoute.

Théâtre / queer / comédie

Un jour, Vincent Baudriller [directeur du Théâtre Vidy-Lausanne] m'invita à réfléchir à la possibilité de faire de la mise en scène. Je fus plus intimidé que flatté. J'aime le théâtre parce qu'il ne m'est en rien évident. C'est en grande partie ce qui nourrit ma fascination pour ce mode de représentation et mon respect pour ceux qui en usent. Il y a sur scène une forme de présent intemporel que le cinéma a délaissé. Le théâtre est toujours en direct. C'est sa grande chance et sa difficulté.

Lorsque j'ai lu *Foucault en Californie*, la primauté du présent m'a semblé être un élément fort de cette histoire. Même si je sais que Foucault est mort, tout comme l'utopie qui baignait ces années-là, je ne projette pas de jugement a posteriori. Je suis la rêverie de ses promeneurs comme si je les accompagnais. Ce sentiment de présence me semble être plus intéressant à travailler sur scène que dans un film. Les propos de Foucault entrent en relation avec les corps qui les reçoivent. Sur les photos de Simeon Wade, on contemple la forme de Foucault, tout en hauteur, d'une blancheur virginale, imberbe, opposé à celles de Wade et Stoneman, torse nus, poilus, courbés. Ces derniers attendent du premier une parole aérienne, divine alors que lui voudrait expérimenter l'incarnation totale et complète. Il y a un malentendu christique dans cette rencontre. La force de cette confrontation gagne à ne pas subir de montage. Mieux qu'un travelling, une glissade faisant fi de la gravité pour aller du bas vers le haut.

Une fois sur le plateau, les comédien·ne·s doivent rester dans le champ. Pour mieux faire vivre le hors champ. Le lieu du spectacle est dans la tête de celui qui le regarde. Nos trois arpenteurs déambuleront en nous, sans être accompagnés du décorum propre au cinéma (passage de porte-émotions-passage de porte) et encore moins celui du Road Movie (station service-émotion-station service). L'écriture théâtrale permet de presser la narration comme un fruit mûr pour en extraire le vraisemblable et laisser la peau du réel sur le côté. C'est dans ce probable que je cherche à travailler. Foucault était peut-être comme cela, ce qu'il dit pourrait être lu ainsi aujourd'hui etc.

Et puis, la scène, c'est le lieu des comédien·ne·s. L'histoire de Foucault en Californie ne m'intéresse que par celles et ceux qui vont s'en emparer. Si j'inclus le féminin ici, c'est parce qu'il serait réjouissant de réunir nos personnages dans un entre-soi temporel, les années 1970, et non de genre. Foucault, incarné par une femme, c'est rendre hommage à son côté queer avant l'heure. Lui aimait à dire qu'il était un monstre, une chimère, pour se détacher un peu plus des stéréotypes liés au masculin ou au féminin. Il se sentait n'appartenir à aucune catégorie, en riait volontiers. Le théâtre permet cette incarnation double, encore une fois vraisemblable, mais pas réelle. Quoi que...

Le compte rendu de Simeon Wade est très drôle. C'est peut-être par là que j'aurais dû commencer mon exposé. C'est en souriant que j'ai parcouru la Death Valley en sa compagnie. Le sens de l'humour de Michel Foucault, son autodérision, son intérêt pour les petits tracas quotidiens, sa naïveté, en font à la fois un Candide et un Voltaire. Gaffeur inadapté, dragueur timide, ce jeune homme de 49 ans se laisse approcher comme jamais. On entend son rire cristallin que Mathieu Lindon décrit si bien dans son roman *Ce que aimer veut dire*, lui qui a vécu chez Foucault à la fin de sa vie. La scène permet à l'humour de surgir des discussions sérieuses, comme une source d'eau en plein désert sans devoir construire un puits. Il n'y a pas besoin de connaître Foucault ou la philosophie pour jouir du voyage et des plaisanteries. Comme si la fumée des cigarettes qui font rire planait encore entre les pages et nous transformait en adolescent goguenard du trop grand sérieux du monde.

Lionel Baier naît en 1975 à Lausanne dans une famille suisse d'origine polonaise. Dès 1992, il programme et cogère le Cinéma Rex à Aubonne. Entre 1995 et 1999 il fait des études à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne. De 2002 à 2020, Lionel Baier est responsable du département cinéma de l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL).

En 2000 il réalise son premier film, *Celui au pasteur (ma vision personnelle des choses)*, un documentaire sur son père, pasteur en terre vaudoise.

La *Parade (notre histoire)* réalisé un an plus tard, suit la mise en place de la première parade homosexuelle dans le canton catholique du Valais.

Le cinéaste passe alors à la fiction en réalisant *Garçon Stupide*, puis *Comme des voleurs (à l'est)*. En 2006, *Garçon Stupide* était un des quatre films sélectionnés pour représenter le cinéma suisse au festival du film de Cannes.

Son troisième long-métrage de fiction, *Un autre homme*, est sorti sur les écrans suisses et français en 2009.

La même année, Lionel Baier fonde Bande à part Films avec les cinéastes Ursula Meier, Frédéric Mermoud, Jean-Stéphane Bron. Il est également vice-président de la Cinémathèque suisse, et membre du conseil de fondation de la Manufacture à Lausanne.

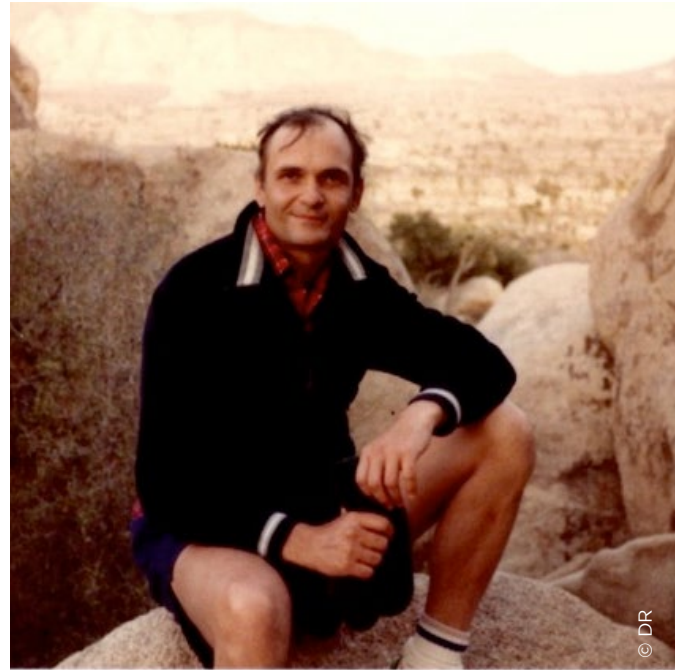
En 2013 sort *Les Grandes Ondes (à l'Ouest)*, un film sur la Révolution des Œillets. Deux ans plus tard, Lionel Baier signe *La Vanité*, une comédie sur le suicide assisté, plusieurs fois nominé aux Prix du cinéma suisse. Il revient en 2018 avec *Prénom : Mathieu*, destiné à la télévision et présenté au Festival de Berlin en 2018. En 2022, Lionel Baier présente son dernier long métrage en date *La dérive des continents (au sud)* au Festival de Cannes.

Lionel Baier a reçu le grand prix de la Fondation vaudoise pour la culture en 2014.



Cinéma suisse (8/10), Lionel Baier, Documentaire, RTS, 26 mars 2013

Simeon Wade (1940-2017) effectue un doctorat à Harvard avant d'enseigner l'histoire dans plusieurs universités dans les années 1970, notamment à la Claremont Graduate School. Il devient ensuite infirmier à l'hôpital psychiatrique du comté de Los Angeles puis infirmier en chef à l'hôpital du comté de Ventura (Californie). Sa rencontre avec Michel Foucault, documentée dans des carnets, est publiée en 2019 sur l'initiative de Heather Dundas, universitaire américaine. Elle est traduite et paraît en 2021 aux éditions Zones.

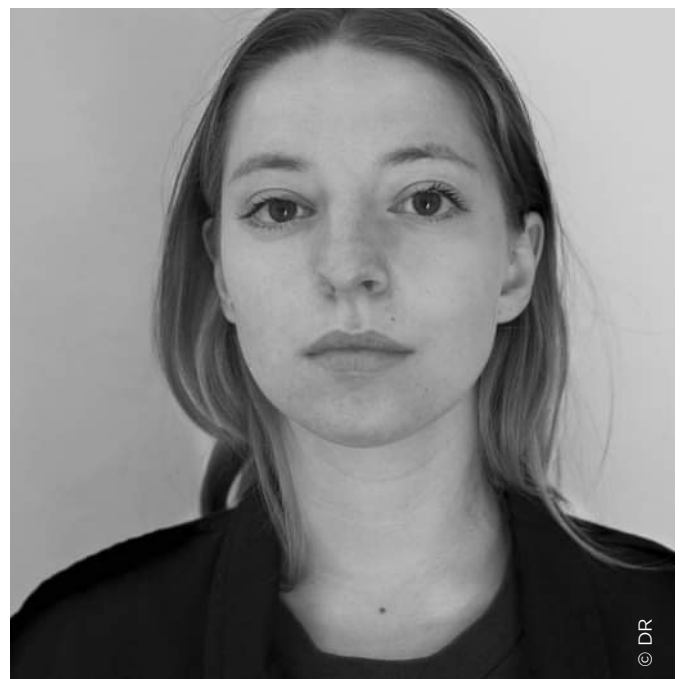


LAURA DEN HONDT

Laura Den Hondt est une actrice et performeuse belge formée aux Conservatoires Royal de Bruxelles et de Lyon puis à la Haute

école des arts et de la scène, La Manufacture HES-SO de Lausanne. À sa sortie, elle joue pour Nina Negri dans *M. La Multiple* au Théâtre de Vidy-Lausanne (2019) et dans *Sous Influence* au Théâtre de Vidy-Lausanne et à la Comédie de Genève (2021). En 2020, elle est en tournée en Suisse Romande avec le spectacle jeune public *L'enfant et le monstre* de Camille Rebetez, sous la direction de Guillaumarc Froidevaux. Parallèlement, elle crée un solo intitulé *Femme en appartement* - performance qui parle du débordement et de la solitude - lors du festival C'est déjà demain au Théâtre du Loup (2019).

Artiste associée à l'Abri de Genève pour la saison 2021/2022, elle situe sa recherche autour du jeu d'actrice, de la construction de son image et de l'écriture de poèmes chantés. Avec toujours l'intime au centre de sa création, elle questionne le dévoilement de soi comme objet d'art et comme pensée politique.



Dominique Reymond est née à Genève. Elle joue à 10 ans dans *La maison de Bernarda Alba* avec Germaine Montero.

Elle rentre au conservatoire de Paris, suit les cours de Pierre Debauche, puis intègre la classe d'Antoine Vitez qu'elle ne quittera pas jusqu'à la fin des années Chaillot. Elle jouera avec lui notamment *La Mouette*, *L'Échange*, et d'autres pièces, puis travaille avec les metteurs en scène Jacques Lassalle, et Bernard Sobel. La rencontre avec Klaus Michael Grüber sera profondément marquante comme pour tous les acteur·rice·s qui l'ont approché.

Ensuite il y aura Arthur Nauziciel et sa *Mouette* dans la cour à Avignon (cette fois *Arcadina*), Daniel Jeanneteau (*Feux d'August Stramm*), Gian Manuel Rau (metteur en scène suisse) avec *Le Pélican* de Strindberg, Luc Bondy pour *Une pièce espagnole* de Yasmina Reza; avec lui elle fera encore *Les Chaises* de Ionesco joué dans toute la France et à Taïwan. Elle joue sous la direction de Yasmina Reza dans *Comment vous raconter la partie* au Théâtre du Rond-Point à Paris. Récemment elle a joué à Bobigny *La Pomme dans le noir*, d'après *Le bâtisseur de ruines* de Clarice Lispector, mis en scène par Marie Christine Soma, et a retrouvé Daniel Janneteau pour *La Ménagerie de verre*, trois années consécutives.

Au cinéma elle a tourné notamment avec Sandrine Weysset (*Y aura-t-il de la neige à Noël*), Philippe Garrel (*La naissance de l'amour*), Olivier Assayas (*Demonlover*, *Les destinées sentimentales*, et *L'heure d'été*) et Benoît Jaquot (*Sade*, *Marie Bonaparte*, *Journal d'une femme de chambre*) ainsi que Laurent Achard (*Le dernier des fous*).



Diplômé de la Manufacture, Haute École de Théâtre de Suisse Romande en 2006, Valerio Scamuffa est porté par le théâtre contemporain et l'écriture de plateau et s'intéresse aux formes performatives et à la pluridisciplinarité, notamment entre l'art plastique et l'art vivant. Également formé à la musique, les univers sonores prennent une place importante dans son travail.

Au théâtre, il a entre autres collaboré avec Denis Maillefer, Fabrice Huggler, Dorothée Thébert, Oskar Gomez Mata, Marielle Pinsard et en travaille actuellement avec Christiane Jatahy dans une coproduction entre la comédie de Genève et le théâtre de l'Odéon à Paris.

Parallèlement à son activité de comédien, il poursuit une recherche artistique propre. Dès sa sortie de l'école, il crée la pièce *C'est vraiment un spectacle de Pédés !* au Théâtre de l'Usine à Genève (2007), initiant le début de la collaboration qu'il mènera jusqu'en 2015 avec la Cie Devon. Ensemble et en partenariat avec Marie Villemin et Marie Léa Zwahlen, il effectue une réflexion sur le discours qui aboutira à un triptyque : *Discuss* (2011), *Retalk* (2012) et *Hysteria* (2014).

En 2013, il crée sa propre compagnie, la Cie LaScam. Conçus comme des enquêtes au long processus, les spectacles de la Cie se développent au fil de plusieurs projets et performances, cherchant chaque fois à tisser des liens entre la psychanalyse, la philosophie et l'histoire de l'art. en collaboration avec la comédienne espagnole Olga Onrubia il crée en 2017 le spectacle *Il le faut Je le veux* et *Zang Boum Tuut* en 2018.



Leon David Salazar est né à Cali, en Colombie où il passe une partie de son enfance avant d'arriver en Suisse où il fait des études de commerce puis d'art dramatique. En 2016, il obtient son diplôme à La Manufacture à Lausanne et joue sous la direction de Marie Fourquet, Mathias Brossard, Jean-Louis Johannides, Nicolas Zlatoff, Victoria Baumgartner, Robert Cantarella et Christiane Jatahy avec qui il continue la tournée du spectacle *Le présent qui déborde - Notre Odyssée II*. Il est co-fondateur de la HAJDUK Cie et membre du collectif CCC. Au cinéma, il tourne pour Antoine Russbach (*Ceux qui travaillent*), Véronique Reymond et Stéphanie Chuat (*Schwesterlein*) et travaillera sur le premier long-métrage de Jorge Cadena qui sera tourné en Colombie et sur celui de Valentin Merz Tanören, réalisateur avec qui il a déjà collaboré sur différents projets (*Klara, Rêver comme lui*). Il tourne également pour Lucien Monot (*Le Pays*), Noémie Guibal (*27 septembre*), Monica de Almeida (*Extinctions*) et pour la RTS (*120 minutes*).



CONTACTS

THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE

PRODUCTION

Directrice des projets artistiques et internationaux

Caroline Barneaud
c.barneaud@vidy.ch
T +41 (0)21 619 45 44

Responsable des productions et tournées

Judith Martin
j.martin@vidy.ch

Chargée de production

Virginie Lauwerier
v.lauwerier@vidy.ch
T +41 (0)21 619 45 24
M +41 (0)79 255 76 16

Diffusion

Elizabeth Gay
elizabeth.gay@vidy.ch
M +41 (0)79 278 05 93

PRESSE

Directrice des publics et de la communication

Astrid Lavanderos
a.lavanderos@vidy.ch
M +41 (0)79 949 46 93

Chargée de communication presse et tournées

Pauline Amez-droz
p.amez-droz@vidy.ch
T +41 (0)21 619 45 21

DRAMATURGIE

Dramaturge

Eric Vautrin
e.vautrin@vidy.ch
T +41 (0)21 619 45 51

TECHNIQUE

Direction technique

Christian Wilmart / Samuel Marchina
dt@vidy.ch
T +41 (0)21 619 45 16 / 81

PARTAGEZ VOS MOMENTS PRÉFÉRÉS

   @theatrevidy

← REVENIR AU
SOMMAIRE